

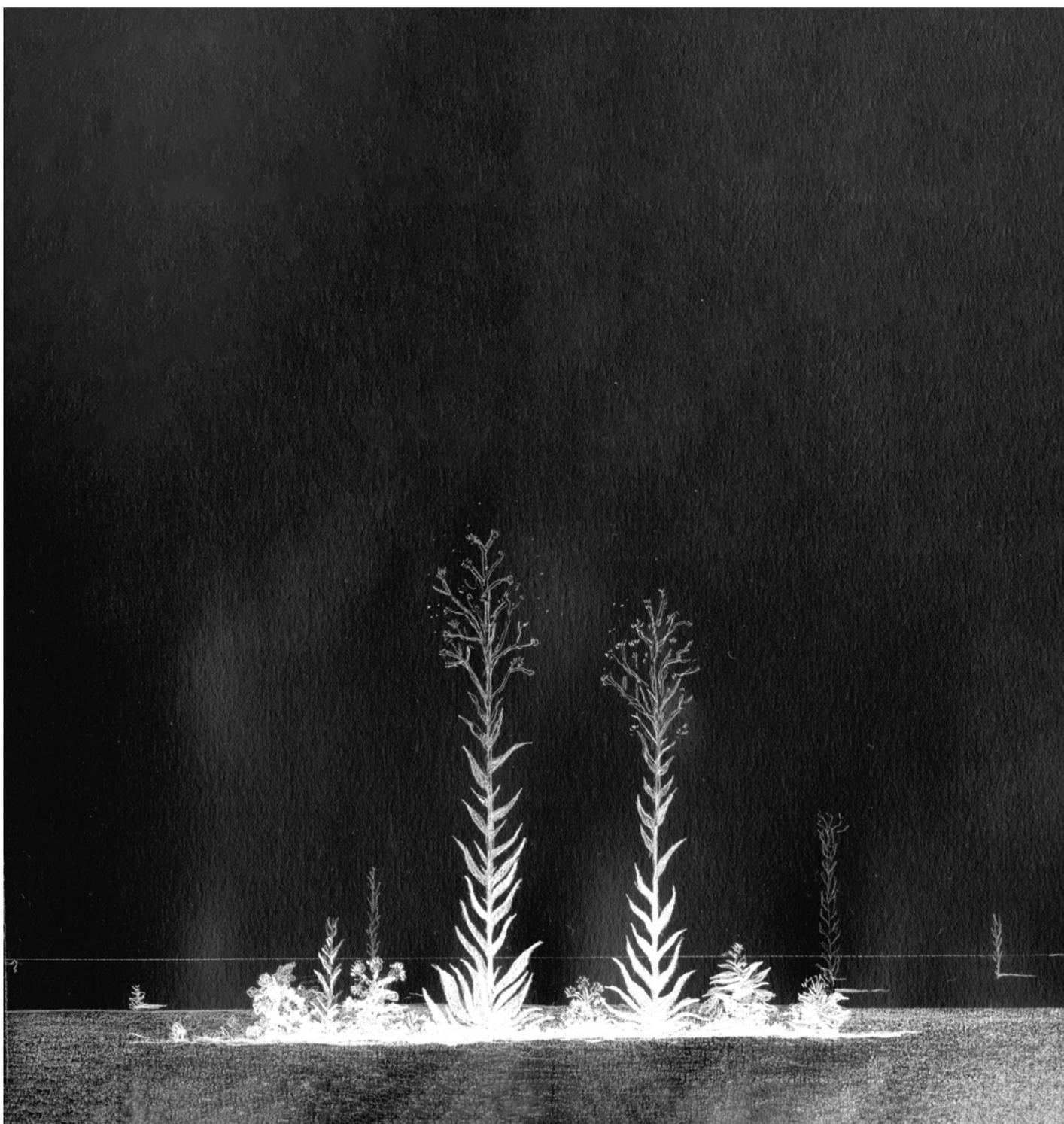
Frac
Franche-Comté

le livret

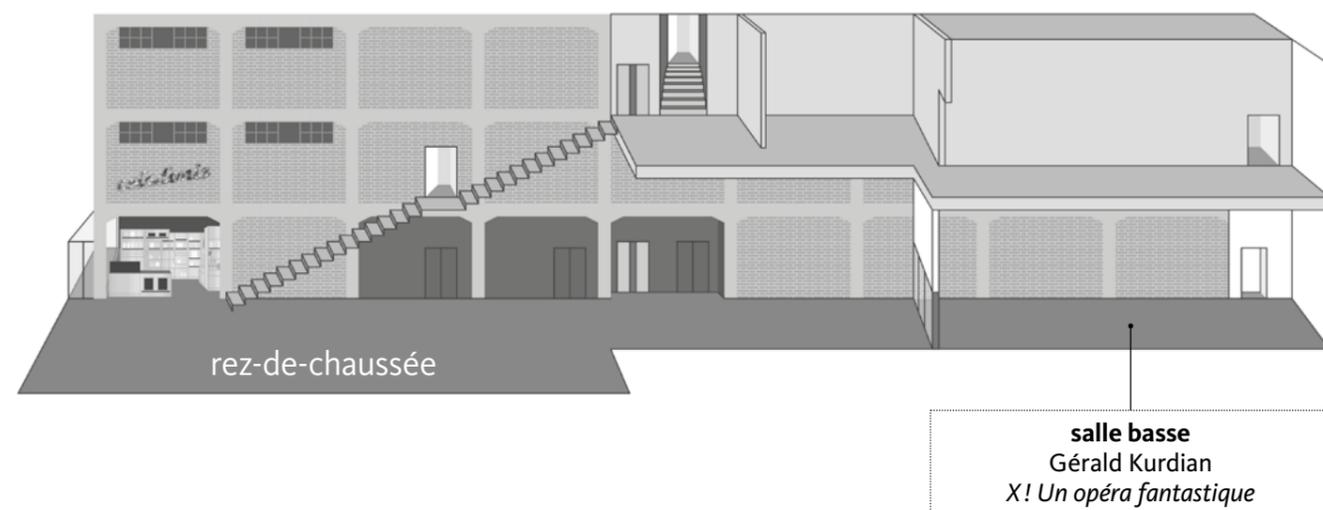
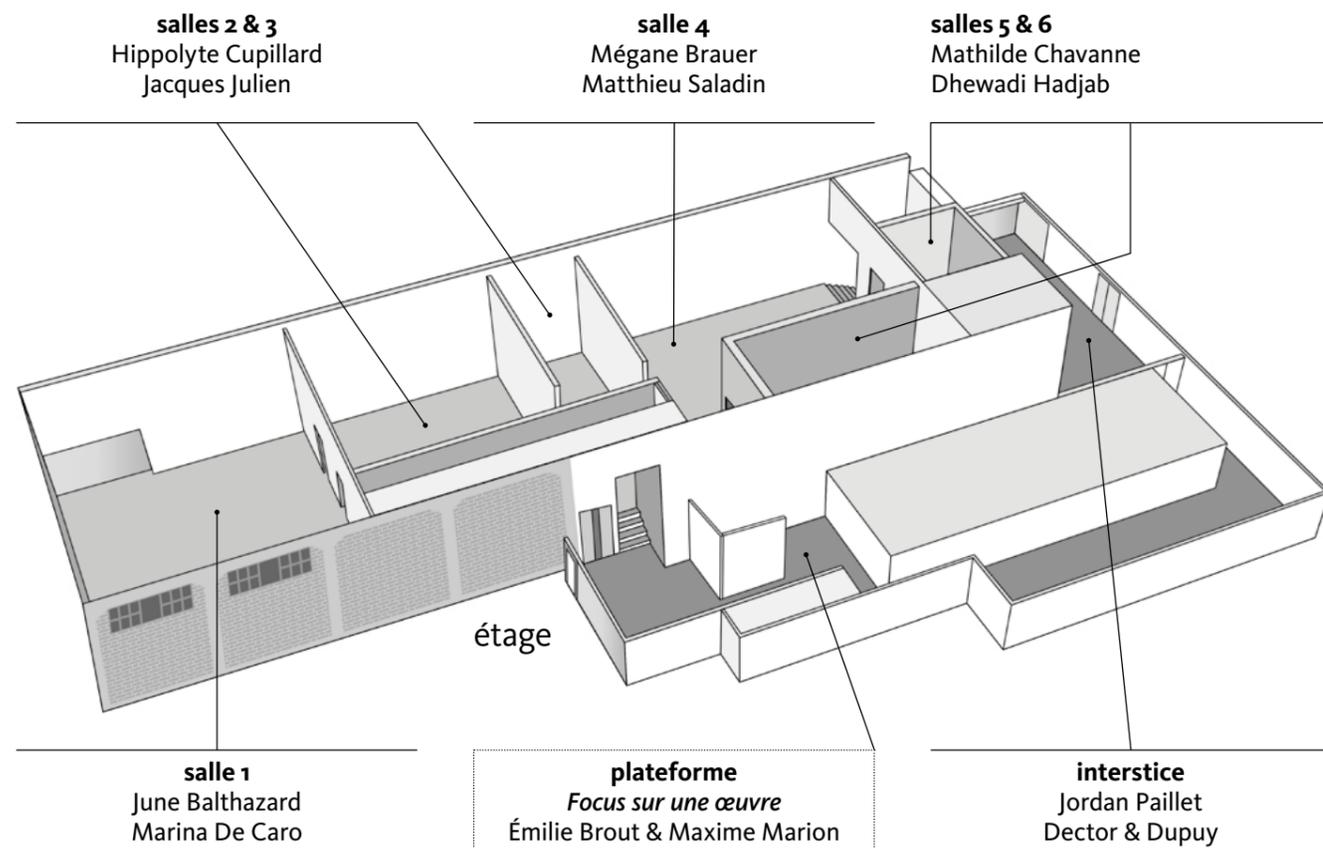
exposition
du 17 novembre 2024
au 30 mars 2025

Étonner la catastrophe

livret
en consultation
sur place
—
disponible sur le site
www.frac-franche-comte.fr



plan des expositions



édito

Étonner la catastrophe

L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise.
Victor Hugo, *Les Misérables*

L'exposition *Étonner la catastrophe*, dont le titre est emprunté aux *Misérables*, rassemble cinq jeunes artistes : June Balthazard, Mégane Brauer, Mathilde Chavanne, Hippolyte Cupillard et Jordan Paillet qui tous ont fait leurs études à l'Institut supérieur des beaux-arts de Besançon (ISBA).

Chacune et chacun, à sa façon, embrasse de grands thèmes qui traversent l'œuvre de l'écrivain bisontin dont on peut déplorer qu'elle n'ait rien perdu de son actualité. À travers leurs films, leurs installations, leurs dessins, ils évoquent ainsi l'enfance ou la jeunesse en proie à des questions actuelles d'ordre environnemental, sociétal et politique. Qu'il s'agisse d'imaginer des enfants rebelles engagés dans une « croisade » contre les adultes pour la sauvegarde des arbres (June Balthazard), d'affirmer qu'ils détiennent les clés pour accéder à un monde apaisé (Hippolyte Cupillard), d'évoquer « la possibilité de se ré-enchanter ensemble dans et contre un monde qui va mal » (Mathilde Chavanne) ou une jeunesse précarisée réagissant fièrement à l'injustice et à la violence que lui inflige notre société (Mégane Brauer et Jordan Paillet), leurs œuvres dans leur ensemble sont le reflet d'une génération d'artistes résilients qui ne cessent de conjurer le désastre, telles ces plantes rudérales qui, souvent jugées inutiles voire indésirables, s'épanouissent et débordent, rongent et sapent de leur force vitale les ruines et le bitume.

Sylvie Zavatta, directrice du Frac et commissaire de l'exposition Pour chacun des artistes qui composent cette exposition, il est proposé un dialogue avec une œuvre d'un autre artiste figurant dans la collection du Frac : June Balthazard/Marina De Caro ; Mégane Brauer/Matthieu Saladin ; Mathilde Chavanne/Dhewadi Hadjab ; Hippolyte Cupillard/Jacques Julien ; Jordan Paillet/Dector & Dupuy.

En écho à *Étonner la catastrophe*, le Frac présente une exposition de Gérald Kurdian avec l'installation *X! Un opéra fantastique*, acquise en 2023 ainsi qu'un focus sur une œuvre d'Émilie Brout et Maxime Marion, acquise quant à elle en 2021.

June Balthazard

Dès ses débuts, June Balthazard s'intéresse aux liens concrets et spirituels qui unissent l'homme à la nature dans des récits troublants s'apparentant parfois à la science-fiction. Dans son film *Le Baiser du Silure*, tout comme dans les installations *Mass* et *Millennials*, plane une entité étrange, qui semble relier et tenir ensemble les deux mondes.

Millennials (2024) est composée d'un film vidéo tourné dans le Morvan et d'une sculpture. L'œuvre figure dans la collection du Frac Franche-Comté.

Pour sa réalisation, l'artiste s'est inspirée du mouvement des jeunes pour le climat, créé en 2018 par Greta Thunberg, mais aussi de l'occupation par des écologistes, en 2020, d'une forêt vieille de 250 ans, la Dannenröder Forst, située en Allemagne dans le Land de la Hesse. Ils entendaient, par cette action, empêcher la construction d'un tronçon d'autoroute qui devait la traverser. Se remémorant également un épisode historique du XIII^e siècle qui s'est déroulé simultanément en France et en Allemagne, et qui a vu des cohortes d'enfants quitter leurs familles pour mener leur propre croisade, l'artiste a imaginé une communauté d'enfants vivant en quasi-autarcie dans une forêt qu'ils s'emploient à défendre à l'instar des militantes et militants allemands. En ce sens, le film s'avère un récit d'anticipation qui se déroule dans un futur proche. Au péril de leur vie, les enfants s'opposent à une gestion industrielle de la forêt et notamment à la coupe rase, telle qu'elle se pratique notamment dans le Morvan, une aberration écologique ayant pour conséquence de dévaster en quelques minutes des hectares de forêt. Une entité mystérieuse hante la forêt dans l'imaginaire des enfants : un arbre en forme de serpent qui s'anime pour plonger dans le sol à la nuit tombée. C'est cet être mystérieux qui est évoqué par la sculpture qui accompagne le film et qui sert d'assise aux spectateurs. Elle est composée de tronçons d'arbres en bois flotté posés au sol d'où elle semble émerger et replonger à son tour. Et elle fait songer immanquablement aux plantes rudérales, qui envahissent les ruines et terrains abandonnés, dotées d'une capacité de résistance au désastre et d'une force de vie dont les enfants du film sont le symbole.

Sylvie Zavatta

« J'ai découvert le massif du Morvan en Bourgogne-Franche-Comté à l'occasion d'un précédent tournage. Cette terre granitique, qui émerge par endroits d'une mer de forêt, a attiré de nombreuses personnes désireuses de s'éloigner de la société pour vivre plus en lien avec la nature.

Parmi ces personnes, j'ai rencontré une femme qui a vécu avec son enfant dans une cabane au milieu des bois. Par son intermédiaire, j'ai rencontré les enfants, acteurs du film, qui ont tous un lien singulier avec le massif boisé du Morvan, du fait de leur mode de vie alternatif.

L'écriture du projet découle d'ateliers d'écriture faits avec les enfants dans une forêt emblématique morvandelle, dans laquelle le projet a été tourné. Cette dernière résume la situation des forêts du Morvan, en juxtaposant des paysages oniriques de forêt ancienne, des plantations issues d'une gestion sylvicole industrialisée et des pans de forêt rasée, avec ça et là un arbre frêle, qui s'élève seul au milieu d'une étendue de terre remuée.

En effet, l'enjeu de la forêt est crucial dans ce territoire, où de spectaculaires coupes rases sont actuellement effectuées. La plupart des enfants du film, qui subissent une transformation rapide de leur environnement, se disent enclins à participer aux mouvements d'occupations de forêts, qui s'organisent aujourd'hui pour endiguer le déboisement.

Cette situation a été pour moi un terreau, à partir duquel j'ai choisi de radicaliser le propos pour réfléchir aux soulèvements d'enfants dans l'histoire, dont nous vivons aujourd'hui un épisode avec le Mouvement des jeunes pour le climat. »

June Balthazard



June Balthazard, *Millennials*, 2022-2024, collection Frac Franche-Comté. Vue de l'exposition de June Balthazard & Suzanne Husky, *Habiter la forêt* à la Contemporaine de Nîmes, 2024. © Adagp, Paris, 2024. Photo: JC Lett

en regard

Marina De Caro

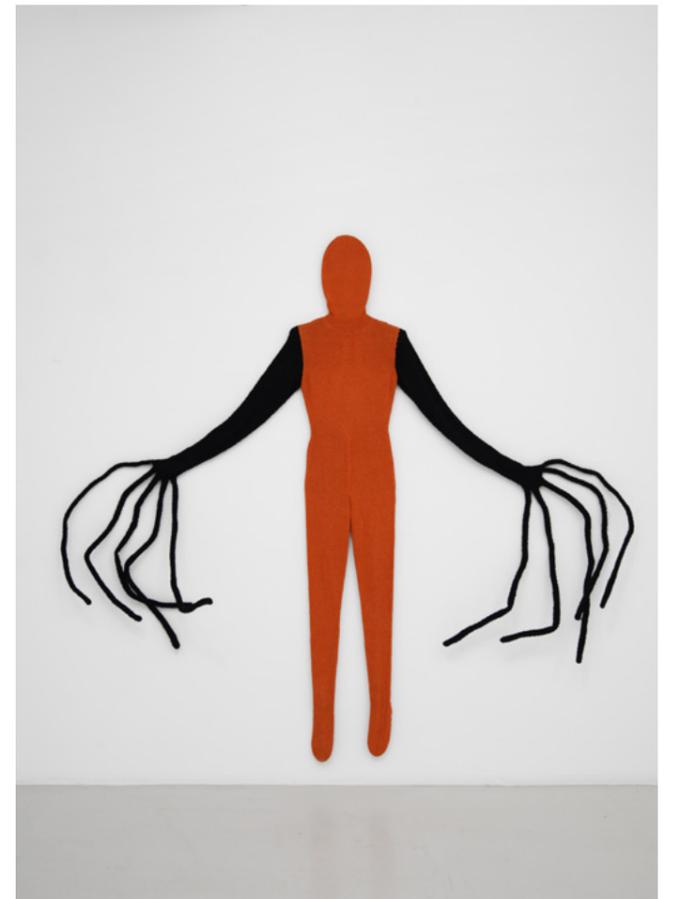
Née en 1961, à Mar del Plata, Argentine.
Vit et travaille à Buenos Aires, Argentine.

Fortement engagée dans le militantisme féministe en Argentine et s'intéressant aux mouvements anarchistes, Marina De Caro fait partie d'un collectif poétique nommé « Cromoactivismo » [...] Dans la production souvent expérimentale de Marina De Caro, l'espace, l'expérience du corps, la narration, l'intuition et l'émotion se répondent et s'entrecroisent au sein de grandes installations colorées.

« Je pense avec le corps, je dessine avec le corps, mes mains ont des yeux qui crachent des lignes, des formes, des fils et des relations ; les images qui sortent de mes mains me pensent. Mon corps pétrir le monde ». Marina De Caro est [...] l'une des plus influentes artistes latino-américaines de sa génération. Elle habite le monde en peintre, en dessinatrice, en danseuse, en tricoteuse, en pédagogue, en performeuse... Elle réinvente sans cesse l'espace, elle l'amplifie par des gestes inconnus, y libère des géométries pétrifiées. Elle repousse les limites de l'attendu pour donner existence à ce qui vibre, vivifie, à ce qui surprend la norme, l'habitude, le convenu. À ce qui déconcerte. Développant un travail pluridisciplinaire intégrant dessin, sculpture et performance, Marina De Caro expérimente les notions d'espace, d'expérience corporelle, d'intuition et d'émotion au sein d'un univers coloré. Ses installations se déploient dans un espace poétique et sensible, prenant souvent la forme de sculptures flexibles et mobiles. Spécialement créées pour interagir avec le·a spectateur·ice/interprète, ces œuvres invitent à faire l'expérience d'une dimension imprévisible de la vie quotidienne, des comportements et des normes corporelles et sociales.

Texte de la galerie In situ Fabienne Leclerc

Marina De Caro a été invitée en résidence au Frac Franche-Comté de 2019 à 2022 avant la présentation de son exposition : *Chromotopie de la Désobéissance. Esquisse d'un opéra épistolaire*, en janvier 2023.



Marina De Caro, *Tricot (habillable)*, 1998 © collection Frac Franche-Comté. © Marina de Caro. Photo: D.R

Hippolyte Cupillard

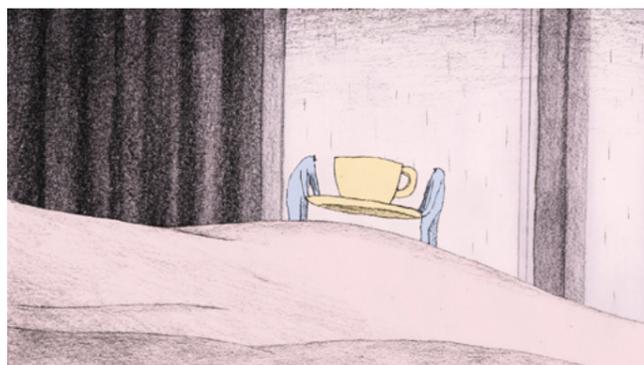
En brouillant les frontières entre réalité et fiction, Hippolyte Cupillard nous livre des films d'animation à l'univers onirique, au sein desquels il aborde les thèmes de la fin de vie, de l'enfance dans sa relation au monde des adultes, de la passation qui s'opère entre les générations, un monde en transition en somme. Un dessin mural, intitulé *Les Rudérales*, fait directement écho au film intitulé *La Chute* qu'il vient d'achever. Il évoque la résilience et la vie qui reprend ses droits après le chaos. Dans l'exposition, le jeune artiste présente également deux autres films : *La séance* et *L'île d'Irène*.

Entraînant la fermeture des salles pendant près de 300 jours entre 2020 et 2021, la pandémie de Covid-19 a eu un impact majeur sur le secteur du cinéma. Pour célébrer la réouverture des salles en mai 2021, Hippolyte Cupillard a réalisé un court film d'animation intitulé *La séance*. On y voit un personnage coloré et hybride, un projecteur lui tenant lieu de boîte crânienne, diffusant un film d'animation dont on suppose qu'il l'avait imaginé en période de confinement, dans l'espoir d'un retour à la normale. Dans le film projeté, de petits personnages enjoués et frétilants proclament à leur façon l'importance du cinéma.

Si *La séance* est un film joyeux, *L'île d'Irène* (2018) a une tout autre tonalité. Une certaine mélancolie s'en dégage mais là aussi, il s'agit d'évoquer un passage, en l'occurrence celui de la vie à la mort. Comme une île au milieu de sa maison, Irène est figée et cloîtrée dans son lit. De petits personnages, les Domovoï – inspirés des voyages de Gulliver de Jonathan Swift ou encore des elfes de maison de la tradition russe – passent leurs journées à prendre soin de la vieille dame. Une tempête survenant, Irène doit quitter la maison, partir avec son monde. *L'île d'Irène* est un film tout en douceur sur la fin de vie, sur l'importance de prendre soin de nos aînés, et qui évoque aussi une forme de libération.

Passage encore, et plus précisément transmission, dans le tout dernier film d'Hippolyte Cupillard, intitulé *La Chute* (2024). Mais une transmission quelque peu inversée puisque c'est un enfant qui éclaire une personne âgée, étrangement tombée du ciel dans le désert, sur ce que sera l'avenir. Un film qui glorifie la paix dans un monde marqué par une violence absurde. « Le regard et la sensibilité des enfants doivent inspirer notre avenir » souligne l'artiste qui, pour mieux appuyer son message, propose en regard un dessin mural, réalisé au fusain et intitulé *Les Rudérales*. Ce nom désigne les plantes sauvages qui poussent sur les ruines. Hippolyte Cupillard les représente ici en milieu désertique, s'élevant vers la lumière, pour mieux évoquer leur capacité à restaurer un écosystème perturbé et à réinsuffler la vie là où elle avait disparu. À l'image des enfants, évoqués dans *La Chute*, qui grandissent de nos jours dans un monde en voie d'effondrement, les rudérales ne cessent d'« étonner la catastrophe » et symbolisent l'espoir.

Sylvie Zavatta



Hippolyte Cupillard, *L'île d'Irène*, 2018. © Hippolyte Cupillard

en regard

Jacques Julien

Né en 1967 à Lons-le-Saunier, France.
Vit et travaille à Paris, France.

L'artiste a initié une série de « remakes » dont l'idée est de « refaire » certaines pièces de l'histoire de l'art importantes à ses yeux. [...] La série vise à établir une sorte de généalogie subjective des origines du travail de l'artiste mais aussi à réunir un ensemble a priori hétéroclite de travaux autour de tonalités ou d'affects communs. Ces affects, en l'occurrence le burlesque, la dérision ou encore la désuétude, sont autant d'accents qu'il cherche à mettre en œuvre dans son travail de sculpture en général.

Dans le cadre de cette série de pièces citationnelles, *Fitz* a été initiée en 2016 par la fabrication d'une sculpture constituée d'une grosse maquette artisanale de bateau fixée sur un diable de transport. [...] Lors d'une première monstration de la sculpture telle quelle, l'artiste a remarqué que le fait de déplacer la sculpture en tirant le diable, en rajoutant une action et un corps, était plus efficient et plus drôle que la sculpture seule, plus juste également par rapport au sens ainsi véhiculé. [...] Pour l'entrée de l'œuvre dans la collection du Frac Franche-Comté, l'artiste imagine et conçoit un nouveau film pour accompagner la sculpture : « Fitzcarraldo, dans le film d'Herzog, est une sorte de capitaine Achab, à la fois aveugle et implacable, prêt à tout pour atteindre son objectif. Malgré l'accomplissement de son idée folle – faire passer son bateau au-dessus d'une colline tropicale – il se retrouvera finalement à son point de départ. La tonalité que [l'artiste a envisagée] pour ce « remake » est à peu près à l'opposé de cette velléité héroïque ; il [s'agissait au départ] plus simplement de traverser un territoire en tirant derrière [lui] cette sculpture mobile derrière laquelle défilent les paysages, jusqu'à arriver aux portes de Besançon, là où [il a] grandi, là où [il a] débuté [ses] études d'art, pour finalement, [lui] aussi, [se] retrouver à [son] point de départ ». Suite à différents essais, l'artiste [a décidé finalement] de modifier le projet du film et [...] qu'il était plus pertinent de faire tirer le bateau par son fils, âgé de 9 ans. En plus de coller plus littéralement au titre (« Fitz » étant un préfixe patronymique qui signifie « fils de »), les images abordent la question de l'échelle entre le corps et le bateau, mais prennent aussi des allures de voyage/western initiatique.

Texte de la Galerie Paris-Beijing



Jacques Julien, *Fitz (after W. Herzog)*, 2016-2022, collection Frac Franche-Comté.
© Adagp, Paris 2024. Videostill : Gaëlle Hippolyte

Mégane Brauer

Dans son travail qui prend la forme de sculptures, d'installations et de textes, Mégane Brauer s'emploie à révéler les rapports sociaux de classe en mettant en lumière le vécu des personnes précarisées.

L'artiste donne à voir ainsi les conditions de vie des personnes économiquement marginalisées à partir de leurs tranches de vie et témoignages, de leurs attentes, rêves et vexations, en empruntant à leurs décors, codes esthétiques et références culturelles, en détournant leurs objets, matériaux bon marché, et les paillettes dont elles se parent et qui les font rêver. Il en résulte une œuvre à l'esthétique clinquante, un univers féérique composés de rebuts, de plastique et de strass qui sous ses atours séduisants dénonce ce que la société cherche à invisibiliser. Une œuvre, « comme une lampe bleue anti-moustiques, super belle et mortelle ».

Il y a une composante autobiographique dans le travail de Mégane Brauer et c'est sans conteste ce qui en fait la force. Issue de la classe sociale dont elle entend mettre en lumière les difficultés quotidiennes, elle nous parle d'expérience. Elle évoque sa condition d'artiste, nous livre des fragments de sa vie personnelle, de celle de sa famille ou de son entourage, toujours avec pudeur et ironie – mais avec rage aussi. *Stayed A-live* (2023) évoque ainsi sa vie d'étudiante en école d'art, elle que rien ne prédestinait à devenir artiste. De façon quelque peu humoristique, l'œuvre prend l'allure d'un ex-voto ici élaboré à l'aide d'éléments bon marché, d'étiquettes de prix, de strass en forme de cœur, en lieu et place des matériaux précieux le plus souvent utilisés dans la tradition catholique. Le saint ou la sainte habituellement sollicité-e pour exaucer les prières se voit ici remplacé-e par un personnage fictif d'*Un dos tres*, une télé-novela des années 2000. Il s'agit d'un certain Pedro, lui-même étudiant issu d'un milieu très modeste qui s'impose dans une prestigieuse école d'arts de la scène. Mais plus généralement, l'œuvre fait aussi référence à la condition des étudiants, dont on sait que la majorité connaît d'immenses difficultés économiques, et à leurs rêves de réussite empreints d'illusions.

Lust 4 Life (2023) renvoie quant à elle à un épisode vécu par l'artiste dans un logement social Adoma, qu'elle relate dans un court récit où se mêlent tensions familiales, remémorations des drames en Afghanistan et moments de convivialité. L'installation est composée d'objets issus de l'industrie pétrochimique et produits en série : une table de jardin en plastique sur laquelle sont posés une caisse de maraîcher, des branches de cerisier artificielles et un ventilateur. L'ensemble fait songer à une nature morte au double sens du terme puisque tout élément naturel et vivant se voit suppléé par son succédané factice. L'air d'un ventilateur, en lieu et place d'une douce brise vespérale, tente pourtant d'insuffler un semblant de vie à cet ensemble aseptisé d'une beauté glaçante, évocateur du décor ordinaire des occupants des immeubles Sonacotra. Ces immeubles, l'artiste les connaît bien puisqu'elle a vécu dans l'un d'entre eux dans son enfance. Ils avaient été construits au sortir de la guerre d'Algérie par la Sonacotra dans le but d'accueillir les travailleurs migrants algériens qui vivaient alors en

France dans des bidonvilles, mais aussi d'en assurer le contrôle et la surveillance. Ces infrastructures devaient être provisoires. On pensait alors que les travailleurs repartiraient en Algérie. On connaît la suite de l'histoire : les premiers travailleurs migrants, désormais à la retraite et que l'on nomme les chibanis (« cheveux blancs », en arabe), sont encore aujourd'hui plusieurs centaines de milliers à vivre en France, pour beaucoup dans les immeubles de la société rebaptisée Sonacotra, puis Adoma en 2007. Cette dernière continue à gérer plusieurs centaines de foyers pour travailleurs migrants, de résidences sociales et de centres d'accueil de demandeurs d'asile.



Mégane Brauer, *Lust 4 Life*, 2023, © Mégane Brauer. Photo : JC Lett

C'est dans l'un de ces bâtiments qu'habitait Mégane Brauer. Elle évoque la chambre de 9 mètres carrés et les cuisines et les sanitaires communs. De cette expérience, elle tire aujourd'hui une œuvre peuplée de ses souvenirs : *ADOMA : L'insertion par le logement* (2024).

Une simple bâche en plastique fichée au mur portant un court texte qui suinte le désespoir et qui s'achève par une interrogation – « et je me demande ce qu'est l'insertion » – dont on sait désormais qu'elle risque de rester longtemps sans réponse.

Leurs Grands morts (2023) se présente quant à elle comme un mobile, un modeste assemblage de guirlandes réalisé avec des colliers en toc et agrémentés de reproductions de captures d'écran collées sur des emballages de strass. Elle est d'une beauté fragile et un peu mièvre, cette pièce, toute rose et dorée, si ce n'est le noir inquiétant des captures d'écran qui font songer à des faire-part de décès et finissent par révéler les échanges entre Inès, la petite sœur de l'artiste, et leur mère, à propos de la réforme des retraites. Elle cache bien son jeu sous sa joliesse enfantine et désarmante. Elle est faite de bric et de broc comme pour conjurer, avec ce qu'on a sous la main et dans l'urgence, le malheur à venir et, par la beauté, endiguer la colère et le désespoir. Du rêve encore. Et toujours en milieu hostile.

en regard Matthieu Saladin

Né en 1978 à Versailles, France.

Vit et travaille à Paris et à Rennes, France.

Il en va de même pour *J'ai essayé d'être gentille, mais ça me tue de l'intérieur* (2020). De loin, l'installation pourrait évoquer le faste d'un palais somptueux au décor chatoyant et richement paré de tentures et d'objets précieux. Elle relève, à y regarder de plus près, d'un décor de théâtre dont les couleurs et les feux de la rampe enjolivent un abri de fortune bricolé de draps de lit usagés, d'objets bon marché et de pacotille. On oscille. S'agit-il d'un royaume tel que s'en construisent les petites filles dans leur chambre ? Les textes qui ponctuent l'installation donnent rapidement la réponse puisqu'ils se révèlent être des témoignages et des anecdotes concernant la vie d'Inès, alors femme de ménage dans un hôpital, et à ce titre membre d'une cohorte humaine économiquement marginalisée par la société. Les draps lui ont appartenu. Mégane Brauer y a imprimé les selfies de sa sœur, pris lors de ses rares moments de pause. On la découvre, « se la pétant grave » sur son lieu de travail même si « ça la tue de l'intérieur », une réaction ironique et amère aux multiples humiliations qu'on lui inflige. Sur une photo, Inès « se pavane » entre deux frigidaires, l'un destiné au personnel, l'autre aux agents d'entretien. Au sol, des objets de ménage, une serpillière piquetée de strass et de témoignages acerbes, des gants Mapa aux ongles rutilants. Car il faut bien rêver et sublimer les objets de son asservissement, quitte à imiter avec « trois francs six sous » les codes et symboles outrageusement insouciantes des plus dotés.

L'installation est chaque jour aspergée d'adoucissant. Il est préférable tout de même que toutes ces histoires soient masquées par une suave odeur de propreté.

Sylvie Zavatta

Évaporation est une installation réalisée en 2019, composée d'un casque audio tombant du plafond et permettant au public d'écouter le son de 785 grammes d'eau en train de s'évaporer. Détournant, comme souvent dans son travail, les pratiques post-modernes de gestion économique par la mesure et la statistique, l'artiste s'est basé sur un bilan thermique développé par la société Carrier, spécialisée dans les équipements d'air conditionné. Selon cette mesure, ces 785 grammes d'eau correspondent au volume de sueur évacué par un employé de bureau lors d'une journée de travail – une « production » matérielle ayant lieu en marge de la « production » ouvrière, qui se trouve ici transposée en matière sonore à écouter, mais paradoxalement, une matière insaisissable, en train de disparaître sans laisser de trace.

Matthieu Saladin est artiste et musicien. Sa pratique s'inscrit dans une approche conceptuelle de l'art, réfléchissant, à travers un usage récurrent du son, sur la production des espaces, l'histoire des formes et des processus de création, ainsi que sur les rapports entre art et société du point de vue économique et politique. Elle prend aussi bien la forme d'installations sonores et de performances que de publications (livres, disques), de vidéos et de créations de logiciels.



Matthieu Saladin, *Évaporation*, 2019, collection Frac Franche-Comté. © Matthieu Saladin. Photo : Émile Ouroumov

Mathilde Chavanne

Qu'elle soit aux prises avec le temps qui passe, à des conventions qu'elle rejette et à un monde dans lequel elle ne se sent pas bien, la jeunesse est omniprésente dans les films de Mathilde Chavanne.

Dans *Simone est partie*, « de jeunes acteurs s'emparent des corps de [ses] grands-parents et rejouent leurs derniers moments ensemble. Accompagnés par la voix de [son] grand-père, ils racontent la mémoire qui s'échappe, les corps douloureux, la solitude. Ils racontent la perte, parlent de la vie ». Dans *Amour(s)*, Mathilde Chavanne nous parle des relations amoureuses des adultes par le prisme du regard des enfants qui en donnent leurs versions, déjà empreintes de stéréotypes, et nous amènent à interroger nos propres relations et aspirations amoureuses. Avec *Pleure pas Gabriel*, il est question d'amour aussi, mais comme planche de salut pour un jeune homme au bord de la rupture.

Gabriel est artiste. Ses peintures représentent des jeunes gens et évoquent leur mal-être. Normal, Gabriel ne va pas bien. À 28 ans, il semble perdu au sein d'un système auquel il n'adhère pas et qui semble ne pas cesser de le surprendre. Gabriel est fragile et fatigué. Gabriel est désœuvré. C'est embêtant pour un artiste, non ? Il se sent seul. Même un de ses élèves au collège lui dit qu'il ne sert à rien et ça le fait pleurer. Mais que peuvent en effet la peinture et le dessin dans ce monde-là ? Gabriel n'arrive même pas à se suicider – il voulait juste ne plus être seul quand il a pris deux verres de vin et un anxiolytique, avant d'appeler les urgences en grève où son admission est aussi un fiasco. Seul l'amour peut le sortir de là, car décidément survivre ne suffit pas. Et il arrive enfin, cet amour, avec Margot, aussi perdue que lui, dans son blouson doré.

Avec *Pleure pas Gabriel*, Mathilde Chavanne signe un film mélancolique, ponctué de chansons désarmantes de simplicité et de naïveté, qui parle de la dépression de la jeunesse sur le mode de la tendresse et de l'humour tout à la fois : cette jeunesse qui participe de ceux qui tombent toujours évoqués par la grand-mère de Margot qui en sait quelque chose. L'amour, c'est cela qui ne cesse de nous surprendre quand tout va au plus mal. Pour l'exposition, Mathilde Chavanne qui s'est consacrée exclusivement au cinéma depuis la fin de ses études, a réalisé des dessins, des portraits de collégiens de Seine-Saint-Denis. Des jeunes gens, figurés sur un fond vide, qui portent tous des vêtements dorés, à l'instar de Margot, mais réalisés ici avec des couvertures de survie.

Sylvie Zavatta

« Dans mon travail, je tente de fabriquer du sens pour répondre à un monde qui semble en manquer cruellement. Je cherche du réconfort et tente d'en offrir aux personnages ou aux personnes que je filme et montre, souvent au bord du précipice, et aux spectateur-ice-s.

Mes films questionnent nos tristesses intimes et politiques, interrogent les possibilités et moyens de se ré-enchanter ensemble, de trouver du réconfort dans les liens, dans la lutte, dans l'imaginaire.

Je m'intéresse aux fragiles plus qu'aux puissants, et tente, dans des formes différentes mais où je fais la part belle à l'émotion, de leur rendre grâce. En explorant nos mélancolies et déceptions profondes, mon travail tente de ne pas s'y résigner et d'offrir des chemins de traverse face au cynisme politique ambiant, qui pèse sur nos corps et nos santés mentales.

Pour l'exposition, j'ai réalisé une série de dessins/collages. Je mène régulièrement des interventions artistiques en milieu scolaire et ces dessins représentent des élèves de 4^e d'un collège de Saint-Denis, dans le 93. Des élèves avec qui j'ai noué un lien fort et avec qui j'ai réalisé un podcast, *Tout se transforme*, disponible sur Spotify. Ici, je les ai habillés de couvertures de survie. Quand je pense à ces enfants, aujourd'hui, je suis triste et en colère. Iels sont en permanence visés par des discours de haine de personnes qui ne savent rien d'eux, étudient dans des conditions particulièrement mauvaises, car dans le 93, l'école publique est encore plus précaire qu'ailleurs, et, comme tous les autres enfants, iels apprennent à l'école que leur planète est en train de s'effondrer dans l'indifférence générale. Je voulais leur rendre hommage. Les habiller de couvertures de survie raconte à la fois mon désir impuissant qu'iels soient protégé-e-s, qu'iels « survivent » dans ce monde, mais c'est aussi une manière de les faire briller, de les montrer avec l'éclat qu'iels méritent, pour qu'iels attirent enfin toute notre attention. »

Mathilde Chavanne



Mathilde Chavanne, *Pleure pas Gabriel*, 2023. © Apaches Films et Mathilde Chavanne

en regard Dhewadi Hadjab

Né en 1992 à M'sila, Algérie.

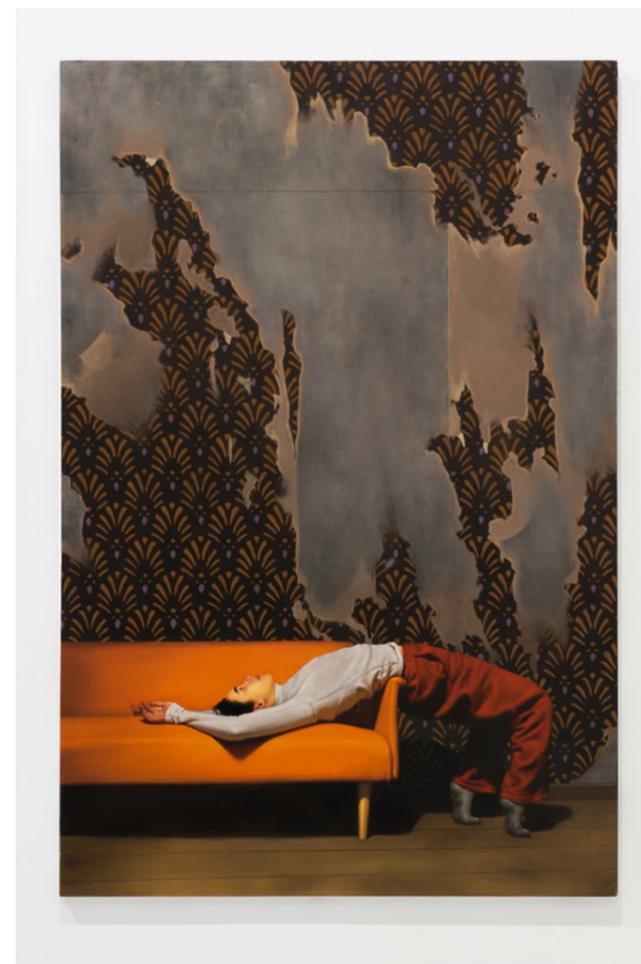
Vit et travaille à Paris, France.

Les œuvres de Dhewadi Hadjab sont des peintures qu'il qualifie lui-même de fictionnelles : dans un style figuratif, hyperréaliste, elles donnent à voir des espaces et des situations au-delà du réel et tout à fait énigmatiques. Leur mise en scène et le travail de composition de l'artiste passe par une étape photographique qui fige, mieux que n'importe quel autre médium, ces moments et ces postures fugaces, en tension voire extrêmes.

Dhewadi Hadjab, fasciné et nourri par la danse, le théâtre, le cinéma et la peinture du Caravage, place ses corps esseulés dans des positions inhabituelles et complexes. Les décors vacants qui semblent se désagréger contrastent avec le mouvement décalé du corps et confèrent à l'ensemble une atmosphère étrange.

Dans ce monde figé de la peinture, l'équilibre ne tient qu'à un fil. On sent le corps prêt à lâcher et qui semble exprimer les turpitudes de l'esprit ainsi qu'un sentiment de mal-être enfoui et contenu.

Dans son travail l'artiste met en scène la solitude, l'isolement et le vide de sens qui se rencontrent dans nos sociétés et s'incarnent ici dans une jeunesse contorsionnée peinant à se tenir debout tandis qu'on l'observe au bord de la chute dans un silence parfait et contemplatif.



Hewadi Hadjab, *Dream dancing I*, 2020, collection Frac FrancheComté. © Adagp, Paris 2024. Photo : Blaise Adilon.

Jordan Paillet

Tout récemment diplômé de l'ISBA, Jordan Paillet a développé une recherche autour du vêtement et s'est employé à mettre en lumière les relations qui unissent les pratiques populaires et celles de la mode, la façon dont ces deux mondes à priori étanches se nourrissent l'un de l'autre et s'influencent.

Il aborde la question de la contrefaçon notamment, ainsi que le détournement des créations de l'industrie du luxe par des personnes modestes ou précarisées. Et dans un mouvement inverse, la transformation en produits de luxe d'idées vestimentaires nées dans la rue. Avec *La petite fille aux allumettes* (2023-2024), installation composée de vêtements et d'une sculpture, Jordan Paillet prolonge l'histoire de la collision de mondes économiquement opposés.

Nos choix vestimentaires disent beaucoup de nous, on le sait. « Socialement, rappelle l'artiste, le vêtement est un support d'expression fort. Il permet de montrer son appartenance à un groupe, de soutenir une cause ou de partager une idéologie. En suivant ce principe, le vêtement peut, même de manière inconsciente, devenir un support de pub ambulante ». Jordan Paillet s'emploie donc à y inscrire une histoire et un message. Dans son installation *La petite fille aux allumettes*, les vêtements sont comparables aux pages d'un livre. Provenant d'Emmaüs, ils ont en effet « servi de toile vierge au conte (éponyme) afin de devenir des exemplaires uniques grâce à différents moyens d'impression ». Portés par des mannequins, lors d'une performance qui emprunte au défilé de mode, ces vêtements livrent l'un après l'autre l'intégralité du texte qu'Hans Christian Andersen a écrit en 1845, avant de rejoindre les cimaises de la salle d'exposition où trône une gigantesque boîte d'allumettes. C'est le moment où fusionnent deux antagonismes : un rituel emblématique d'une classe sociale aisée et un conte devenu populaire sur les conditions de vie des plus précaires et invisibilisés.

À l'issue de l'exposition, les vêtements seront proposés à la vente. La recette sera reversée à Emmaüs d'où ils proviennent.
Sylvie Zavatta



Jordan Paillet, *La petite fille aux allumettes*, 2023-2024.
© Jordan Paillet. Photo : Léon.e Roures-Henriot

en regard Dector & Dupuy

Michel Dector, né en 1951.
Vit et travaille à Savennières, France.
Michel Dupuy, né en 1949 à La Rochelle, France.

« À la pépinière « Rose Garden Nursery » de Pondichéry, nous avons trouvé une chaise de plastique au dos brisé qui semblait toujours servir. La forme de cette chaise nous a intéressés. Avec le concours d'un voisin proche qui a servi de traducteur, nous avons proposé un échange à la propriétaire, Madame Mohamadbi. Elle a accepté une chaise neuve et elle nous a donné en retour sa propre chaise abîmée. Puis nous avons demandé à un menuisier-ébéniste du quartier, M. Baskaran, d'en faire trois copies en bois. La transformation d'une forme de plastique moulé en meuble de teck sculpté a nécessité certaines légères adaptations. Et le résultat n'est plus un objet de récupération mais une sculpture au design volontaire et assumé. Dans cette opération sont à l'œuvre deux modalités du temps : l'entropie – qui a donné sa forme à la chaise initiale – et le développement d'un processus fait de la succession des démarches et des transformations de l'objet. » Dector & Dupuy

Texte figurant au revers de la carte postale : « Nous avons échangé avec Madame Mohamadbi sa chaise bleue usagée contre une chaise neuve. Puis nous avons demandé à Monsieur Baskaran, ébéniste d'en faire une copie fidèle en bois de teck ». Le travail de Dector & Dupuy est issu « d'une constante exploration des signes, traces, objets, parfois emprunts de la plus grande ténuité. [...] À partir de ces collectes, les deux artistes réalisent principalement des expositions, des visites guidées et divers supports imprimés. Les œuvres destinées à l'exposition ainsi que les visites guidées sont systématiquement précédées d'un temps de repérage de ces traces que l'œil distrait échoue à capter. Cette phase préalable comprend entre autres la déambulation, l'observation, la prise de photographies, de notes, la lecture, la documentation, l'hypothèse, l'expérience, l'interprétation, la traduction. Leurs expéditions dans la ville (plus rarement ailleurs) rappellent les maraudes des affichistes, davantage sans doute que les dérives des situationnistes.

Texte de la galerie Hervé Bize



Dector & Dupuy, *La chaise de Pondichéry*, 2014-2015, collection Frac Franche-Comté.
© Dector & Dupuy. Photo : Blaise Adillon

biographies

June Balthazard

Née à Montbéliard en 1991, June Balthazard vit et travaille à Paris. Diplômée en 2015 de l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon et en 2018 du Fresnoy – Studio national des arts contemporains, elle développe une pratique mêlant le film et l'installation.

Son travail se focalise sur les marges et questionne les modalités de cohabitation entre les hommes et le reste du vivant. Il confronte le registre documentaire à des formes plus éloignées du réel : récit prospectif, animation, effets spéciaux, etc. Mais ces formes, loin de trahir la réalité viennent plutôt l'éclairer et la transfigurer. Ainsi, ses films sont imprégnés d'un réalisme magique.

Son travail est exposé et projeté au sein d'institutions telles que le Centre Pompidou Metz, Luma Arles, le Taipei Fine Arts Museum (Taiwan) ou le Chengdu Museum of Contemporary Art (Chine), ainsi que dans des festivals internationaux : le Festival du film de Melbourne (Australie), le Festival du court-métrage de Busan (Corée du Sud), Go Short (Pays-Bas), les RIDM (Canada) ou le Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand.

Mégane Brauer

Mégane Brauer est née en 1994 et a obtenu son diplôme en 2018 à l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon. Elle vit et travaille à Marseille. Son travail est représenté par la galerie Air de Paris.

Mégane Brauer est co-fondatrice de plusieurs projets : *Freed from desire*, avec Léa Laforest et Anne-Claire Jullien, un projet de résidence pour jeunes artistes dans des espaces ruraux ; la *Djemaa Academy* avec Ahran Lee, Lola Husson, Claire Astier, Marion Astier, Juliette Gault et Julie Menguy, sous la direction de Djemaa Hoggas (2023)...

Parmi ses récentes expositions et projets, on peut citer *Le Présent* à la Galerie Air de Paris en 2024, *Le droit à l'oubli* au Musée Transitoire (Paris, 2023) ainsi que la publication *Politiser l'enfance* aux Éditions Burn~Août avec Vincent Romagny. Ses œuvres ont été également présentées dans les expositions *De toi à moi* à la Fondation Fiminco et *Mordre et Tenir* à la Galerie Air de Paris. En 2021, elle a participé à une résidence à Triangle Astérides. En 2020, elle a été impliquée dans plusieurs projets à Marseille : l'installation *Déjà Vierge* à l'Église de Tour Sainte portée par Vertical Looping (Star) ; la co-organisation d'un workshop au squat 59 St Just ainsi que l'exposition collective *La Relève* à art-cade. Elle a également été en résidence aux Beaux-Arts de Chittagong en 2019.

Mathilde Chavanne

Née en 1992 en France, Mathilde Chavanne est une réalisatrice vivant et travaillant à Paris. En 2015, après des études à l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon et à la Royal Academy of Arts de La Haye, aux Pays-Bas, elle se tourne vers le cinéma et réalise son premier court-métrage, *Quelque chose brûle*, produit par le Groupe de recherches et d'essais cinématographiques (G.R.E.C.).

Son dernier film, *Pleure pas Gabriel*, a été présenté en avant-première à la Semaine de la Critique en mai 2023 et figure cette année parmi les 24 courts-métrages sélectionnés pour les Césars. Ses films précédents, *Simone est partie*, *Noée dans la tempête*, *Amour(s)* et *Quelque chose brûle*, ont été montrés et primés dans de nombreux festivals (Quinzaine des Réalisateurs, Premiers Plans, Clermont-Ferrand...). En 2022, Mathilde Chavanne était nommée parmi les 12 talents à suivre de la Fête du Court Métrage, mettant en lumière les « cinéastes de demain ». Aujourd'hui, après avoir suivi l'Atelier Scénario de la Fémis en 2023 et participé aux Ateliers d'Angers en 2024, Mathilde Chavanne continue de développer son premier long-métrage produit par Haut et Court, et travaille en parallèle à un projet de film documentaire.

Hippolyte Cupillard

Hippolyte Cupillard est né à Besançon et a grandi dans le village de Mouthier-Haute-Pierre. En 2015, après ses études à l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon, il se spécialise en cinéma d'animation et fonde avec quatre ami-e-s le studio TABASS co. basé à Bruxelles. Il se tourne vers la réalisation en 2017 et commence à étudier à l'école de la Poudrière, à Valence. Il y réalise *Peupleute* puis *L'île d'Irène* qui est sélectionné au festival Premiers plans d'Angers et dans de nombreux festivals internationaux. Après ses études, tout en travaillant comme décorateur sur le long-métrage *J'ai perdu mon corps* de Jérémy Clapin ou comme animateur sur plusieurs courts-métrages sélectionnés dans de prestigieux festivals, il réalise le court-métrage *La séance* pour célébrer la réouverture des cinémas suite à la pandémie de Covid 19. Il est diffusé dans l'émission *Mon Œil* du Centre Pompidou et sélectionné au Festival National du Film d'Animation à Rennes. Son dernier court-métrage, *La chute*, est présenté lors de l'exposition *Étonner la catastrophe* au Frac Franche-Comté.

Jordan Paillet

Né à Chalon-sur-Saône en 1998, Jordan Paillet vit et travaille à Fontenay-le-Comte à côté de La Rochelle. Diplômé de l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon en 2023, il est graphiste, illustrateur et designer pour plusieurs marques de vêtements telles que Amoses et Get In My Shoes. En parallèle, il développe sa propre marque Gima.

Jordan Paillet s'intéresse à la circulation des idées et des codes entre classes sociales qu'il applique au domaine de la mode. Il s'inspire et adapte des éléments pour créer des œuvres nouvelles qui peuvent prendre différentes formes, comme l'hommage, le détournement ou l'appropriation culturelle. *Étonner la catastrophe* est sa première exposition.

bibliothèques idéales

Mégane Brauer

Fatima Ouassak
Rue du passage
Paris, Lattès, 2024.

Dorothy Allison
L'histoire de Bone
(trad. M. Valencia)
Paris, 10/18, 1999 [1992].

Vincent Romagny (dir.)
Politiser l'enfance
Romainville, Burn-août, 2023.

Mehdi Charef
La cité de mon père
Paris, Pocket, 2023 [2021].

Mathilde Chavanne

Ilan Pappé
Le nettoyage ethnique de la Palestine
Paris, La Fabrique, 2024.

Mahmoud Darwich
La Palestine comme métaphore
(trad. E. Sanbar), Arles, Actes sud, 2022 [1997].

Virginie Despentes
King Kong théorie
Paris, Le Livre de poche, 2007.

Alice Zeniter
Toute une moitié du monde
Paris, J'ai lu, 2023.

Édouard Levé
Suicide
Paris, P.O.L., 2008.

Louisa Yousfi
Rester barbare
Paris, La Fabrique, 2022.

Rébecca Chaillon
Boudin biguine best of banane
Montreuil, L'Arche, 2023.

Hippolyte Cupillard

Stefan Zweig
Le monde d'hier
(trad. D. Tassel), Paris, Folio, 2016 [1943].

Virginia Woolf
La mort de la phalène
(trad. M. Picard), Paris, Sillage, 2012 [1942].

Olga Tokarczuk
Histoires bizarroïdes
(trad. M. Laurent), Paris, Noir sur blanc, 2020 [2018].

Irène Némirovsky
Suite française
Paris, Folio, 2006
(écrit dans les années 1940).

Jacob & Wilhelm Grimm
Contes
(trad. N. Rimasson-Fertin), Saint-Denis, Corti, 2017 [XIX^e siècle].

Walter Murch
En un clin d'œil
(trad. M. Le Roux & M.-M. Burdeau), Capricci, 2011 [1988].

Kazuo Umezu
L'école emportée
(trad. A. Prezman), Grenoble, Glénat, 2021 (1972-74).

Katsuhiro Otomo
Akira
(trad. D. Rabahi), Grenoble, Glénat, 2016 [1982-1990].

Jordan Paillet

Armando Petrucci
Promenades au pays de l'écriture
(trad. J. Dalarun), Bruxelles, Zones sensibles, 2019 [2002].

Dapper Dan
Ma vie made in Harlem
(trad. M. Gaboriaud), Paris, Presses de la cité, 2021.

Alix Paré, Valérie Sueur-Hermel
Fantastique Gustave Doré
Paris, Chêne, 2021.

Hans Christian Andersen
Contes
(trad. L. Moland et E. Grégoire), Paris, BNF éditions, 2016 [XIX^e siècle].

Mathilde Berthier, Céline Cabourg
Claquette, chaussette et corset : 60 objets qui font la mode
Paris, La Martinière, 2022.

Sylvie Zavatta

Gilles Clément
Éloge des vagabondes
Paris, Robert Laffont, 2002.

Élise Gravel
& Magali Le Huche,
La tribu qui pue
Montreuil, Les fourmis rouges, 2017.

Gary Dickson
La genèse de la croisade des enfants (1212)
in Bibliothèque de l'école des chartes, tome 153, livraison 1, Paris, Genève, librairie Droz, 1995.

Victor Hugo
Les Misérables
Paris, Gallimard, 1995 [1862].

Hans Christian Andersen
La petite fille aux allumettes
in Contes (trad. L. Moland et E. Grégoire), Paris, BNF éditions, 2016 [XIX^e siècle].

visites & ateliers

tous les dimanches — 15h (1h30)

gratuit

Visite : traversée des expositions

Vacances de Noël 2024

touchatou 4/6 ans : 14h30 (1h30)

— jeudi 26 décembre 2024

— jeudi 2 janvier 2025

6€ — inscription préalable

ateliers 7/12 ans : 14h30 (2h)

— vendredi 27 décembre 2024

— vendredi 3 janvier 2025

6€ — inscription préalable

visite-atelier

parents-enfants : 15h30 (1h30)

— samedi 28 décembre 2024

— samedi 4 janvier 2025

gratuit avec le billet d'entrée — inscription préalable

Vacances d'hiver 2025

touchatou 4/6 ans : 14h30 (1h30)

— mercredi 26 février 2025

— mercredi 5 mars 2025

6€ — inscription préalable

ateliers 7/10 ans : 14h30 (2h)

— jeudi 27 février 2025

— jeudi 6 mars 2025

6€ — inscription préalable

ateliers 11/15 ans : 14h30 (2h)

— vendredi 28 février 2025

— vendredi 7 mars 2025

6€ — inscription préalable

visite-atelier

parents-enfants : 15h30 (1h30)

— samedi 1^{er} mars 2025

— samedi 8 mars 2025

gratuit avec le billet d'entrée — inscription préalable

